Le philosophe et la technique

ÉLIE DURING (É. D.) – Bernard Stiegler, l'appellation de « philosophie de la technique » pour décrire votre travail est à la fois exacte et peut-être insuffisante.

Exacte, puisque les trois volumes que vous avez publiés ces dix dernières années au sein d'une série qui a pour titre La Technique et le Temps sont effectivement des livres de philosophie, dont l'objet principal est la technique. Je rappelle que La faute d'Épiméthée a été publiée en 1994, suivie par La désorientation en 1996 et, plus récemment, en 2001, Le temps du cinéma et la question du mal-être.

Insuffisante, en ce que cette caractérisation de « philosophie de la technique » ne rend pas compte du rapport un peu atypique que vous entretenez vous-même à l'institution philosophique. Vous êtes actuellement directeur de l'Institut de recherche et de coordination acoustiquemusique (Ircam), après avoir été pendant trois ans directeur général adjoint de l'Institut national de l'audiovisuel (INA), et, par ailleurs, depuis de nombreuses années, vous avez enseigné à l'université de Compiègne qui est une

université de technologie (et dont le modèle très particulier est unique) – après avoir été directeur de programme au Collège international de philosophie.

Or, on peut dire aussi que, sans être ingénieur vousmême, vous avez toujours eu un rapport de première main aux techniques — à la rationalité technologique, aux modes d'organisation technique, aux questions à la fois scientifiques et industrielles de la « technoscience ». On peut y voir l'exigence pour la philosophie d'entretenir un rapport philosophique essentiel à un dehors non philosophique. Mais je crois que, plus profondément, chez vous, c'est aussi l'affaire d'un rapport personnel aux techniques — et c'est la première question que j'aimerais vous poser : comment êtes-vous arrivé, non pas à la philosophie des techniques, mais d'abord aux techniques elles-mêmes ?

BERNARD STIEGLER (B. S.) – Bien avant d'être un philosophe s'intéressant aux techniques, je me suis en effet intéressé à la technique pour elle-même, en quelque sorte, et pas seulement comme objet philosophique: je veux dire tout d'abord que je me suis intéressé aux techniques et aux technologies bien avant de m'intéresser à la philosophie. J'ai toujours connu cet intérêt spontané, cette inclination et cette curiosité pour les objets techniques, où j'ai probablement toujours vu quelque chose constituant une sorte de mystère – peut-être pour cette même raison qui fait que, dans les sociétés les plus anciennes, technique et magie ne font qu'un, tandis qu'en Grèce, la tekhnè est par excellence la possibilité de la démesure, la fameuse

ubris, tout aussi bien, d'ailleurs, que ce que nous appelons aujourd'hui l'art.

le suppose que ce penchant procède de diverses causes que je ne pourrai évidemment pas toutes évoquer ici – et dont sans doute les principales m'échappent. Parmi les faits qui me paraissent les plus marquants, les plus signifiants, il y a d'abord celui-ci : je suis le fils de Robert Stiegler, un technicien, un électronicien qui m'a initié très jeune, dans les voies propres à l'enfance, à ces questions techniques et technologiques qui ont suscité plus tard chez moi de grandes passions. C'est sans doute une admiration pour mon père qui m'a conduit, bien avant l'adolescence, à lire tout d'abord un petit ouvrage de vulgarisation - qui, si je me souviens bien, avait servi à mon père lui-même -, qui datait d'avant la guerre, dont le titre était La radio, mais c'est très simple! On y décrivait le fonctionnement des triodes, penthodes, etc. - ces tubes électroniques dont je devais retrouver, une trentaine d'années plus tard, chez Gilbert Simondon, les analyses morphodynamiques - ainsi que le fonctionnement des transformateurs, des résistances, des condensateurs, de l'amplification, des hétérodynes, bref, de tout le monde invisible des électrons par lequel on pouvait produire et recevoir les ondes électromagnétiques. Puis je me mis à fabriquer de petits dispositifs électroniques, tels des balances, des oscillateurs, de petits ensembles d'objets avec des composants que me procurait mon père. Ce n'était pas encore l'époque des circuits intégrés et de la micro-électronique, et ce n'était déjà plus le temps des tubes électroniques. J'avais alors une douzaine d'années.

Cependant, la place que j'ai accordée à la technique dans ma vie adulte et dans mon parcours de pensée a été aussi et peut-être surtout ménagée par le fait que j'ai adopté dès ma jeunesse de lycéen une vision matérialiste de la chose politico-philosophique. J'ai d'ailleurs adhéré au parti communiste (au moment où beaucoup commençaient à le quitter, après 1968 - tandis que moimême je faisais ce chemin inverse qui allait des groupuscules d'extrême gauche vers ceux qu'avec mes touts jeunes camarades nous appelions les « staliniens ») principalement parce qu'il s'agissait d'un parti populaire qui revendiquait un cadre philosophique de pensée pour mener son action - et qui inscrivait au cœur de cette théorie une pensée des « moyens de production ». J'admirais profondément ce que je croyais alors être le projet de faire penser tout un chacun dans la considération formelle et collectivement théorisée, à partir d'une philosophie exposée à la critique publique, du cours des choses, et ce, depuis une pensée du travail et de la production. J'admirais que l'existence de la Nouvelle Critique 1 fût possible, où l'on pouvait lire Lacan revisitant Freud, débattre du structuralisme et de Barthes, et que Picasso fût aimé des travailleurs.

Même si je me suis par la suite éloigné et du parti communiste et d'une vision sommairement matérialiste, je me considère encore matérialiste, bien que voyant dans le matérialisme ordinaire une forme de métaphysique très vulgaire et archaïque. Je fais toujours partie de ceux qui croient – après Marx – que les instruments de produc-

tion jouent un rôle décisif dans le mode de la vie humaine. Et bien sûr, j'ai toujours pensé ces instruments de production avant tout comme des organes techniques. Même si je crois que, en fin de compte, Marx ne permet pas d'aller suffisamment loin dans cette question (très précisément parce qu'il échoue à penser le rapport de la technique et du temps, alors même que, de façon essentielle, il pense la technique moderne comme mesure du temps), mon rapport actuel à la philosophie est profondément marqué par cette question marxienne de la technique — et par cette autre question qui l'accompagne inévitablement : la *praxis*, comme pratique de la pensée, et comme pensée dans la pratique et de la pratique.

Pour autant, au cours de mon histoire proprement philosophique, qui a commencé assez tardivement, et en quelque sorte par accident¹, la question ne fut pas

^{1.} Revue mensuelle du parti communiste.

^{1.} Cf. Passer à l'acte, Galilée, 2003. Au moment où eurent lieu ces entretiens avec Élie During, Passer à l'acte n'avait pas encore été publié, et ce qu'il raconte de mon parcours philosophique qui a commencé à la prison Saint-Michel de Toulouse en 1978 - n'était pas connu. Je n'avais pas voulu en parler au cours de ces entretiens : il me paraissait indécent de lancer ainsi, à travers un programme radiophonique, avec tout ce que cela pouvait induire de commentaires plus ou moins friands de sensationnel, le récit singulier d'une histoire philosophique intimement existentielle, comme toute philosophie. Or, cette histoire philosophique, je l'ai vécue, de son origine jusqu'à aujourd'hui, comme la question de l'accident, et du passage à l'acte comme accident - c'est-à-dire comme ce que j'appelle aussi depuis 1983, date de ma première interprétation du mythe d'Épiméthée, le défaut d'origine. C'est pourquoi, lorsque Élie During et moi parlâmes pour la première fois de ce projet d'entretiens, je lui dis cet épisode de ma vie, car il me paraissait impossible de ne pas lui en parler, et la confiance